

Emmanuel Stranger

Heureux les désobéissants

roman

On est tous des désobéissants mais eux encore plus !



Editions Blablabla

Emmanuel Stranger

Heureux les désobéissants

On est tous désobéissants, eux encore plus

© Emmanuel Stranger, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9081-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Dans le flot du destin

Décembre 2010

Il fait un temps de chien sur la ville et la région depuis des lustres, dans cet endroit désigné comme le plus froid du pays par la météo nationale. La brume du large a envahi les abords du port et les artères de la cité qui sentent les odeurs des poissons montant de la criée en train d'ouvrir, entre la gare et les collines environnantes. « Tu vas aller faire tes fientes ailleurs ma vieille » dit Martin le toubib, la quarantaine, à la mouette placide avec son œil mais têtue qui régulièrement arrose le rebord de la fenêtre de son bureau. Elle obéit pourtant. Il la sait obtuse, sa confidente. Un peu plus tard, quand il aura le dos tourné, elle reviendra lui déposer ses cadeaux jaunâtres comme chaque jour. La pluie semble incessante et le temps gris permanent en ce début d'hiver ne semblent pas porter les gens de la ville à l'optimisme. « Vraiment marre de cette flotte ! » avait dit le toubib en quittant à l'aurore sa cabane au bord de l'océan, s'engouffrant dans sa bagnole dont le pot à l'agonie s'époumonait sous l'averse matinale, maugréant après ce pays où il a accepté d'atterrir depuis une année pour ce poste de généraliste aux urgences de l'hôpital de la ville. Il pleut sur la ville depuis tant de jours que les hommes ne savent plus s'ils ont mémoire d'une journée sans pluie. Elle rince les visages, picote la peau à force de durer. Elle devient lassante, envahit tout, le cou, le dos, les chevilles, s'immisce partout à donner le frisson aux corps qui tentent de vivre dans ce spray et cette coulure insidieuse présente partout. Restez un long moment dans une voiture quand il pleut des cordes, vous finirez par en sortir pour échapper à la buée, à l'humidité. Inutile de sortir car la pluie est partout. Elle ne quitte pas les hommes, comme la crise économique qui par ici s'éternise. C'est inexplicable cette pluie. Il y a longtemps parfois il pleuvait mais ensuite le soleil était de retour pour une heure ou plus. Ce temps- là est bien loin. Et la ville si entreprenante, avec ses coins qui avaient fini par devenir charmants le temps de sa croissance, de sa reconstruction après les combats du passé, s'est habillée des tristes fripes de la monotonie. Remplaçant la créativité par le suivisme de la mode parisienne dans les boutiques, pour se donner l'illusion d'encore un peu de vie, de ne pas encore être largué. Pendant un temps

maintenant oublié, chacun espérait un changement de climat, allumait son poste de télé, sa radio pour apprendre la bonne nouvelle : il ne pleuvrait plus. Maintenant dans cette ville sans mémoire météo, les gens ont l'oreille sourde pendant les bulletins. À ce moment-là, leur cerveau coupe le son. Chacun tente de poursuivre sa vie en espérant ne pas succomber à la maladie, au rhume, à la grippe, à la bronchite qui guette. Dans un monde devenu aqueux, c'est un comble, l'eau source de vie a poussé chacun à la survie. Pourtant dans ce port du grand Ouest elle était, il y a peu, la fierté, l'élément fédérateur de la vie collective qui y trouvait racine par-delà les siècles avec l'industrie nucléaire. Trop c'est trop et ce matin encore la ville est grise à en pleurer, d'un gris, sans soleil aucun, qui envahit de sa toile, et les immeubles et la mer devenue grisée elle aussi sous un ciel de plomb, ce ciel qui en vient à désespérer les vivants. Le flash à la radio se termine, une voix annonce : "La Bourse de Tokyo a clôturé avec un repli de 0,5%. L'éruption du volcan Eyjafjöll perturbe le transport aérien" Puis : "En ce début de grand froid, la météo nous promet encore une journée pluvieuse. On annonce des précipitations importantes le long de la Manche." Chacun vit dans sa bulle sur la planète.

Dans la ville encore peu réveillée, est-ce la pluie interminable qui s'abat sur eux ou leur cerveau qui prend l'eau, les habitants peu à peu ont renoncé à réagir, comme si en ces temps maussades il fallait se garder d'en rajouter. C'était bien tentant, bien dans les anciennes habitudes, ce délice bien d'ici d'avant : transgressions, refus, provocations, tricheries, révoltes, tout ce qui donne l'impression d'être soi, pas monsieur tout le monde. Voire l'illusion de ne pas être un numéro ou même d'être en avance sur son temps. Quel numéro d'ailleurs, si on avance en baissant la tête, pour se comporter en marionnette ? Et puis avancer demande de l'énergie. Avec l'humidité qui s'infiltre partout, ça dépasse les capacités de chacun. Alors on se calfeutre et on se dit que le mieux est d'économiser ses gestes pour tenter de rester compétitif, performant. C'est ce slogan qui est répété à plus soif dans les médias et aux postes de travail dans les entreprises et administrations, surtout en temps de crise. Tenter de ne pas être largué par le train fou de la mondialisation, de la marchandisation de nos vies. Qu'en pensent toutes ces mouettes qui ont fondu en plus grand nombre sur le port ces derniers jours ? Ont-elles flairé que la ville allait avec ce climat plus que maritime devenir une belle charogne pour leurs becs affamés ?

Le téléphone sonne. L'adjoint du commissaire Alban est déjà sur les lieux pour un de ces constats de suicides, que la cité nécessite régulièrement hélas.

Pour le cas qui l'occupe, un homme seul qui s'est pendu avec sa ceinture dans ses toilettes dont le corps sans vie est accroché au rebord de la fenêtre, langue pendante et regard exorbité. Apparemment le décès date de deux ou trois jours. L'adjoint demande à Alban s'il peut aller de son côté dresser le constat de décès une vieille morte depuis plusieurs semaines. L'odeur de cadavre a attiré le voisinage qui vient de les prévenir. « Chef si vous ne voulez pas perdre de temps je conseille l'entreprise Mailfert pour faire sauter la serrure, ils sont en général rapides dans leur intervention. » dit l'adjoint. Alban raccroche et jette un œil sur l'écran de son ordinateur : « Bon Dieu, j'ai eu chaud aux fesses ces dernières heures, ce n'était pas joué d'avance. Ça tenait à un cheveu que je passe "hors norme" avec leur saloperie de stats ! » Il se félicite de la statistique qui vient de sortir. La ville, ce n'était pas joué d'avance, vient de se voir classée parmi les moins délinquantes du territoire et en conséquence le ministre de l'intérieur a promis de visiter cette cité modèle dans les jours à venir. La pluie a eu au moins comme résultat de faire cesser certains délits devenus encombrants comme les atteintes aux personnes. C'est déjà ça de gagné. En ce matin plus que gris, pour le divisionnaire Alban les ordres sont les ordres. Le brave fonctionnaire fait ses statistiques, celles qu'on lui demande d'envoyer semaine après semaine au ministère. En fait s'il s'escrime avec ses paperasses et son écran, c'est plutôt pour oublier ce pli anonyme qui a atterri, il ne sait comment, ses adjoints ayant affiché une drôle de mine devant son émoi en l'interrogeant : « Ce pli, quoi quels plis ? » Il n'allait pas préciser, grand dieu, vu le sujet, ce qui était arrivé sur son bureau dans une enveloppe cachetée . Discrétion avant tout. Sur une feuille blanche le scripteur avait écrit avec des fautes d'orthographe un message dont il n'avait su quoi faire, enquête officielle, certainement pas ou dédain devant la blague mal attentionnée d'un collègue ou peut-être plus sérieux, chantage : « Ton fils file un mauvais coton, Alban, c'est bien de faire le ménage chez les autres, commence par t'occuper de tes affaire ou je parlerai » Le texte n'était pas signé ni vraiment précis, Alban avait tout de suite compris l'objet du message : Mickaël, son fils, à la garde de sa mère, avait été sanctionné par le collège où il était scolarisé pour petit trafic d'herbe et consommation dans les toilettes de l'établissement. Pour l'instant, à part un coup de fil à son ex, pour savoir si Michaël s'était amendé, il avait décidé de ne pas donner suite au message de l'idiot auteur de la missive, de faire le mort sur le sujet...en père un peu dépassé et qui veut croire, il s'en persuade, à une mauvaise blague. Il n'ose soupçonner un collaborateur jaloux ou mieux le nouveau copain de son ex-femme.

Le lendemain Francis, taximan, lui ne sait qu'une chose, la pluie est comme le

ressac. Elle donne et retire des clients pour son taxi qu'il vient d'arrêter devant la gare en attendant l'arrivée du prochain train. La pluie lui enlève la clientèle, cette clientèle près de ses sous avec l'augmentation du prix du carburant et des courses qu'il propose, cette clientèle qui préfère encore attendre que de dépenser, surtout depuis que chacun a un portable pour appeler chez soi, faire signe aux siens qu'on arrive ou attend. Cependant, cette cataracte lui fait aussi tomber dans le bec la petite foule des touristes qui, encore plus que sous le soleil, se confie à lui pour aller à destination. Francis, près de la mi-vie, la quarantaine, avec un petit surpoids, une vie dans son baquet et la bedaine qui va avec son immobilité, lié à des heures sans trop bouger, se met à fulminer : "Bordel que c'est long aujourd'hui d'attendre le client". Son portable chevrote à l'instant : "Allô, Allô ! chéri, tu m'entends : une course pour l'hôpital, tu y es dans combien de temps ?" demande sa femme qui fait le standard chez eux depuis leur pavillon. "Oui, chérie, bien reçu, l'hôpital, j'y suis dans cinq minutes." Le chauffeur de taxi, en province, ne quitte pratiquement pas son chez lui. C'est comme s'il vivait dans une pièce mobile rattachée en permanence à son pavillon. Ça ne prédispose pas à l'aventure. Francis comme Monsieur Alban ne sont pas des désobéissants, eux. Oh non, loin de là ce comportement chez eux. D'ailleurs Francis n'a jamais vraiment bougé. Il a pris la suite comme taxi, de son père, un pied noir décédé prématurément. Court sur pattes, le front volontaire sous un casque de cheveux courts déjà grisonnants, c'est un homme gentil, serviable, qui a seulement voyagé pour faire son service et traîne sa caravane, sa femme et leur chien, un beauceron, chaque été dans un camping des Landes dont il ne s'éloigne qu'une fois par jour pour aller chercher le pain et quelques courses dans la supérette du village. Qu'il soit sous la coupe de sa femme est peu dire, une brave dame quant à elle aussi enveloppée que lui. Un jour la chambre des métiers lui décernera quand il prendra sa retraite une médaille du travail docile, une médaille bien méritée.

Le jour suivant : "Ça alors, j'ai encore oublié de prendre mes papiers !" pense Martin tout en remontant le col de sa parka. Il coupe le contact après s'être garé dans la cour de l'hôpital devant les urgences. Il est sept heures et quelques secondes au cadran de sa voiture, une Audi plus trop jeune. C'est son jour de garde. On ne peut pas dire qu'il s'apprête à entamer sa journée avec plaisir. Sans prêter attention aux gens qui l'attendent dans le hall des urgences, il pousse la double porte métallique dans le couloir qui mène au local de consultation, là où il va recevoir ses patients sans le sou ou sans médecin de garde, ses 'demi-fous' ou ses éclopés de la vie, qui hantent les urgences, ne nécessitant pas toujours un

traitement urgent pourtant. Il est leur dernier recours. Il les retrouve chaque fois dans sa permanence, comme en ce jour, gai comme une porte de prison. Bête à désespérer pourtant parfois ce job, il faut le dire ! Ce job qu'il aimait tant quand il l'a commencé, il y a des années, en ouvrant jeune médecin un cabinet rural dans le sud. Maintenant il a retrouvé du travail, il a bien fallu, il fallait vivre. Tenter au moins, à mille lieues de chez lui, de ce qui a été son chez lui. "Putain ! Elle est encore là celle-là !" maugrée-t-il en apercevant sur le rebord de la fenêtre sa mouette mouillée, transie, fidèle au poste, la même qu'il retrouve avec son bec à petit point rouge, chaque fois qu'il arrive à sa permanence du matin. "Elle commence à me taper sur les nerfs !" se prend-il à lancer tout haut, lui qui voudrait tant pouvoir vivre impassible, comme elle la mouette qui le regarde de son œil bizarre qui cligne tout en le fixant. Elle est étrange cette mouette avec son œil, comme si elle ne pouvait regarder en face notre monde qu'en alternant ouverture au monde et fuite face à notre univers qui lui donne la courante. La mouette ne peut s'empêcher de penser sans doute quelque chose dans sa tête d'oiseau, un "Pouah !" Vaguement écœuré, et aussitôt de refermer l'œil pour ne pas voir. Elle en chie aussitôt, peut-être d'effroi, allez savoir ou de froid dans son plumage minable. En tout cas elle provoque Martin par sa présence : "Elle va se tirer cette folle !" Le carreau de la fenêtre comme à chaque fois s'engluait sous la chiure et lui donne dans la lumière blafarde du levant, déjà bien grise, une couleur opaque, en berne, du vert au gris. Martin doit l'aimer peut-être bien quand même cette bête qui 'humanise' après tout, ce lieu si froid où il exerce. Peut-être a-t-elle ingurgité quelque solvant toxique collant à un des poissons soustrait aux pêcheurs. Eux jettent par-dessus bord les trop petits, les mal calibrés, pris dans les filets au large à cinq heures de mer dans la nuit sous la lumière des projecteurs sur le pont de leur chalutier pour obéir aux ordres de l'Europe . "Quelle folle ? Enfin pas plus que moi ou tous ceux-là qui m'attendent après tout !" Martin a un certain regard sur les fous, enfin les humains en général. Enfant, dans son quartier à Paris, non loin du parc Montsouris, plus bas que la ligne de Sceaux, au début de la rue d'Alésia, il y avait les murs d'une sorte de prison où on lui disait que vivaient des fous. Le seul "fou" à son âge, que Martin croyait connaître, était son père avec son regard terrifiant quand il se mettait en colère. Martin ne savait que ce que cela voulait dire d'être fou . Derrière ce mot il mettait sans doute une 'attitude d'être non compréhensible, une attitude bizarre '. La seule chose qu'il savait en revanche d'expérience, c'était que parfois son père avait un regard bizarre en se mettant en furie, un regard pas vraiment normal : un regard qui scrutait le vide pendant que

tombait une diatribe qui pouvait durer un si long moment qu'il en restait enfant, terrorisé, n'osant pas bouger d'un millimètre. Diatribe qu'il finissait par ne plus écouter pour tenter de s'abstraire de ce moment pénible avec un temps suspendu où il fallait bien qu'il aille se loger, pour se protéger, dans un ailleurs, un autre monde par la pensée. Désobéissant déjà, à ne pas écouter la remontrance paternelle, pour ne pas lui aussi devenir fou, comme son père dans ces moments de colère. Ah ces fous qu'on enfermait, ces êtres différents. Des êtres différents ? À voir. Avec le temps il avait compris que dans un monde de plus en plus aliéné, ce monde fou, chacun l'était plus ou moins à ses heures. L'hôpital où Martin exerce est un pauvre établissement qu'on ne tardera pas à fermer, car il ne traite pas assez de cas, n'a pas un volume suffisant d'activité pour être compétitif, a décidé la nouvelle autorité sanitaire. La communauté urbaine a eu beau avoir fusionné les deux hôpitaux de la ville, ça n'a pas suffi.

Martin frissonne dans son grand corps de roux aux cheveux frisés et à la peau qui va avec, pleine de taches de son. L'âge est là. La quarantaine bien passée. Il donne l'impression de porter la vie qui est en lui, comme un fardeau. Son corps est solide, à peine une minuscule bedaine qui est fondue dans la silhouette de son mètre quatre-vingts. Il se dégage de lui une pesanteur qu'il traîne comme attaché à une chaîne invisible. Chaîne invisible qui le relie à son enfant maintenant invisible, bien là, toujours là cependant avec sa fille dont la mort injuste l'a mené en prison. Que de choses encore vivantes entre eux, lui et sa gamine qui aurait maintenant près dix ans. Que de choses, que de moments qui restent suspendus dans l'éternité de sa vie, hors de l'espace et du temps. Ce jour où Anaïs, son enfant, huit ans, une fleur de pissenlit en main dans la brise, s'écrit avec bien de la difficulté à respirer : "Papa tu vois bien que cela existe les anges, hein ! Regarde il n'y a pas de vent et quelqu'un a soufflé sur ma fleur, tu as vu, quelqu'un d'invisible ? Tu as vu comme elles s'envolent toutes seules les aigrettes de ma fleur ?" Et lui de répondre avec son bon sens, celui d'un médecin, il s'en veut encore, de ne pas autoriser Anaïs à croire au merveilleux : "Anaïs, tu vois bien que le vent s'est levé ! c'est lui qui les a fait s'envoler" Et sa fille de riposter du mieux qu'elle pouvait sans trop de voix : "Non ils se sont envolés avant Papa !" Elle s'époumonait, avait du mal à finir : "Hein ! papa, tu me crois ?" Elle était tellement malade, s'étouffait tant et tant, mois après mois, année après année. Lui et sa femme ne savaient à l'époque plus que faire. Les plus grands spécialistes avaient été consultés, des recherches étaient lancées qui devaient bientôt aboutir, leur avait-on promis. La réalité était là leur fille prête à mourir, et lui surtout, le médecin, incapable de trouver une

issue à la maladie incurable, souffrait. Martin était impuissant avec son art de jeune toubib et il était atteint au plus profond par cette impuissance. “Papa je n’en peux plus !” pleurait, hurlait l’enfant dans un cri que ses poumons avaient du mal à faire sortir ! “Ça va bientôt finir !” “Oui Anaïs on va trouver de quoi te soulager, promis, juré !” Quelle tragédie vécue et qui avait tout emporté avec elle ! Son foyer cassé et puis ce métier, ce cabinet qu’il venait de lancer, qu’il avait dû fermer. Ça surtout, l’enfant, promis à la mort, dans des douleurs inhumaines, soudain fauchée par le geste de son père, même si sa situation de malade était désespérée. Et puis le tribunal, les assises, les débats, la sentence : coupable. Coupable d’avoir désobéi. En effet Martin devant les souffrances de son enfant avait renoncé à utiliser le “protocole” en usage. Il avait, un jour de désespoir, de compassion, forcé, à son initiative, la dose lors d’une injection pour le soulager. C’était aller trop loin. Son enfant à la suite de ce geste n’avait pu être sauvé d’un arrêt cardiaque. Après qu’il lui ait semblé avoir réussi à le soulager, Martin s’était endormi, exténué au pied du lit dans la petite chambre où Anaïs reposait. Au matin en se réveillant Anaïs ne respirait plus, pour l’enfant cela était fini. La société avait effacé cette désobéissance d’une peine avec sursis aux Assises. Martin, après avoir purgé son interdiction professionnelle temporaire, a maintenant retrouvé ce travail d’intérimaire aux urgences hospitalières de la ville. Il poursuit son chemin ici dans cette ville qu’il n’a pas choisie, cette ville où chacun singe sa lutte pour la vie. Eau en excès ou pas, ce matin Martin est à son poste aux urgences, il faut bien être quelque part. il se lève et franchit la porte pour aller retrouver ceux qui attendent sa venue, eux qu’il doit recevoir, examiner et souvent tancer. Ils sont une bonne douzaine à attendre ce matin-là, ces représentants d’une société loin de la loi, des règles, loin de ces gens si fiers, si lourds que désignait Arthaud, pour parler des non fous.

Dans la salle d’attente, M., gros adolescent rondouillard, quinze ans, à la limite de l’obésité, mâchouille un énorme paquet de chips beaucoup trop salées au risque de son cœur, déjà en mauvais état. Encore un de ceux qui manifestement ne font pas ce qu’il faut, qui n’écoutent pas ses conseils, habitué des urgences, son casque sur la tête à écouter sa musique. Au nouveau flash on annonce dans l’oreille de l’adolescent à la radio locale: « Le conseil régional devra examiner dans sa séance aujourd’hui la possibilité d’une action en justice après que l’entreprise japonaise concurrente qui avait repris le site l’an passé avec une importante subvention, ait, durant les congés d’été, déménagé tout le matériel sans prévenir le personnel qui se retrouve privé d’emplois.” M. change de fréquence, ces trucs-là ça ne l’intéresse pas ! Martin a la tentation de lui